

Laure Adler

FRANÇOIS MITTERRAND

Journées particulières



*Laure Adler raconte
le roman d'un
ambitieux*

Flammarion

Laure Adler

FRANÇOIS MITTERRAND

Journées particulières

« Aujourd'hui il a dix-huit ans. Il est rêveur, timide, compliqué. Il n'en mène pas large depuis son arrivée d'Angoulême. Il n'éprouve pas le sentiment d'infériorité d'être un provincial qui débarque à Paris. Au contraire, il est fier de ses racines terriennes, mais, dans la capitale, il ne connaît personne, ignore le nom des rues et, comme il déteste demander quoi que ce soit à qui que ce soit, il préfère se perdre. Ne jamais rien devoir aux autres. Telle est sa devise.

Il a des idées qui lui roulent dans la tête, le jour comme la nuit. Trop d'idées. Déjà, il rêve sa vie. Il la veut pleine de risques, dangereuse. » L.A.

Avant d'être ce président qui a marqué la mémoire collective, François Mitterrand aura avant tout été un homme à la vie intensément romanesque. C'est à la rencontre de ce personnage hors du commun que nous invite Laure Adler, dans ce livre écrit comme une enquête, qui veille autant à ne jamais juger qu'à éviter toute complaisance. Afin d'approcher au plus près la complexité de l'ancien président, elle met en scène une centaine des journées « particulières » qui ont forgé l'homme, décidé de son parcours personnel comme de ses combats publics. De son arrivée dans la capitale en 1934 aux derniers instants émouvants du chef de l'État, ce livre, à l'aide de multiples entretiens et archives inédits, propose un portrait biographique, politique et psychologique du premier président de gauche de la V^e République.

Laure Adler, qui a bien connu François Mitterrand et travaillé comme conseillère culturelle à l'Élysée, a publié de nombreux ouvrages, dont une enquête sur la dernière année du président socialiste à l'Élysée, publiée de son vivant : L'Année des adieux. Elle est également l'auteur de plusieurs biographies de femmes remarquables comme Marguerite Duras, Hannah Arendt, Simone Weil et Françoise Giroud.

Flammarion

François Mitterrand
Journées particulières

DU MÊME AUTEUR

- À l'aube du féminisme. Les premières journalistes*, Payot, 1979.
- Misérable et glorieuse. La femme au XIV^e* (sous la dir. De Jean-Paul Aron), Fayard, 1981.
- Secrets d'alcôve : une histoire du couple de 1830 à 1930*, Hachette, 1983 ; Fayard, 2013.
- L'Amour à l'arsenic : histoire de Marie Lafarge*, Denoël, 1986.
- Avignon : 40 ans de festival* (avec Alain Veinstein), Hachette, 1987.
- La Vie quotidienne dans les maisons closes de 1830 à 1930*, Hachette, 1990 ; Fayard, 2013.
- Les Femmes politiques*, Seuil, 1994.
- L'Année des adieux*, Flammarion, 1995.
- Marguerite Dumas*, Gallimard, 1998.
- À ce soir*, Gallimard, 2001.
- Dans les pas de Hannah Arendt*, Gallimard, 2005.
- Les Femmes qui lisent sont dangereuses* (avec Stefan Bollmann), Flammarion, 2006.
- Les Femmes qui écrivent vivent dangereusement* (avec Stefan Bollmann), Flammarion, 2007.
- Femmes hors du voile* (avec Isabelle Eshraghi), Éditions du Chêne, 2008.
- L'Insoumise, Simone Weil*, Actes sud, 2008.
- Les Femmes qui aiment sont dangereuses* (avec Elisa Lécosse), Flammarion, 2009.
- Françoise*, Grasset, 2011.
- Les Femmes qui lisent sont, de plus en plus, dangereuses* (avec Stefan Bollmann), Flammarion, 2011.
- Manifeste féministe*, Autrement, 2011.
- L'Insoumise : Simone Weil*, Actes sud, 2011.
- Secrets d'alcôve : histoire du couple de 1830 à 1930*, Fayard, 2013.
- Immortelles*, Grasset, 2013.
- Marguerite Duras*, Flammarion, 2013.
- Manifeste pour les hommes qui aiment les femmes*, J'ai Lu, 2014.
- Le Théâtre, sensation du monde* (avec Claude Régy), Éditions universitaires d'Avignon, 2014.
- Un long samedi* (entretiens avec Georges Steiner), Flammarion, 2014.
- Vivre* (avec Anise Postel-Vinay), Grasset, 2015.

Laure Adler

François Mitterrand
Journées particulières

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0812-9711-1

PROLOGUE

Avec mes camarades, je défilais en Mai 68 aux cris de « Ce n'est qu'un début, continuons le combat » et « De Gaulle au rancart, Mitterrand au placard ».

En 1974 – honte à moi ! – je ne votai qu'au premier tour, et pour un candidat qui n'avait aucune chance d'être qualifié au second. Le duel entre Giscard et Mitterrand, deux dinosaures de la politique à mes yeux trop politicienne, ne me passionnait guère. Pas de choix possible entre le représentant du libéralisme économique et celui d'une vieille gauche issue de la IV^e République, si éloignée de la société fraternelle et égalitaire à laquelle j'aspirais, bercée encore par les illusions d'un gauchisme que je savais pourtant moribond.

En 1981, le 10 mai, dès les résultats de l'élection connus, je me suis retrouvée place de la République, mon fils sur les épaules, pour chanter la victoire et crier à l'unisson, sous cette pluie qui ne cessait pas de tomber comme pour doucher notre enthousiasme : « Mitterrand, du soleil ! » J'avais suivi sa campagne avec passion, assisté à des meetings et désiré ardemment sa victoire. J'attendais de lui qu'il puisse changer la vie.

Que s'était-il passé pour que ce personnage public, en l'espace de sept ans, se soit métamorphosé ? Que s'était-il passé pour que ce vieux monsieur, sur qui je n'aurais pas mis un kopeck en 1968, réussisse en 1981 à devenir le représentant du

peuple de gauche tout entier ? Comment et pourquoi ce vieux briscard a-t-il réussi à porter nos espérances et à les incarner ? Le fait d'être devenue trentenaire m'avait-il ouvert les yeux ? Le mouvement n'était pas seulement générationnel. Il entraînait avec lui des militants et des non-militants, des jeunes et des vieux, des cadres et des ouvriers, des paysans et même quelques patrons. Il en résultait une vague d'espoir, certes, mais aussi de partage, de reconnaissance réciproque. Il rendait possible un *nous*. Nous étions avec Mitterrand, car nous étions de gauche.

J'ai suivi avec fierté et enthousiasme les débuts de sa présidence, avec émotion même, par exemple lorsque a été votée l'abolition de la peine de mort. Je suivais les grands débats sur les changements de la société, j'étais impressionnée par sa culture et la langue qu'il parlait, par sa capacité à situer les choses dans leur perspective historique. Il donnait au fait d'être de gauche du sens et de la dignité et je le défendais chaque fois qu'il était attaqué. Je n'étais pas pour autant une « militante ». Il ne me serait pas venu à l'idée de prendre une carte du Parti socialiste – pas plus que d'un autre parti d'ailleurs. Je m'ennuyais ferme quand je participais à des réunions dites « de gauche », tant le vocabulaire me paraissait obsolète et les revendications corporatistes et peu imaginatives. Je trouvais aussi que le gouvernement n'allait pas assez vite sur les questions sociales et sur l'éducation et pensais que le parti mettait des bâtons dans les roues du président sur le chemin des réformes. Bref, j'étais plus « mitterrlandienne » que socialiste.

C'était au début du second septennat, un samedi de l'hiver 1989. Un homme au ton un rien cérémonieux me demande au téléphone si je peux venir voir le président de la République l'après-midi même. Le président de la République ? Je crois à une plaisanterie de mon fils qui connaît mon attachement à François Mitterrand, que je n'ai évidemment jamais rencontré. L'homme rappelle une deuxième puis une troisième fois. La fois suivante, c'est Jean-Louis Bianco, alors secrétaire général de la

Prologue

présidence, qui est au téléphone. Le président veut me voir. Il en ignore la raison, mais c'est urgent.

Tout se passera comme si je me retrouvais de but en blanc dans un roman. L'Élysée désert, le crissement du gravier, le ciel bas, l'attente interminable devant la porte du bureau présidentiel, sous le tableau de Balthus... On lira la suite de l'histoire au fil de ces pages. Un an plus tard, je rejoignais l'équipe présidentielle comme conseillère culture. Trois ans après, je décidais de retrouver mon métier de journaliste. « Vous allez avoir du mal, m'avait avertie le président. On va vous soupçonner d'être parachutée. Et puis, vous allez vous ennuyer, loin de moi et de l'Élysée. » J'ai ri. Il a gardé son sérieux.

Six mois plus tard, comme pour lui donner raison, je revenais à l'Élysée. Mais cette fois, il ne s'agissait plus d'être sa collaboratrice. Je venais lui demander s'il accepterait que les portes de l'Élysée me soient ouvertes, que je puisse rencontrer ses équipes en toute liberté, que je le suive, lui, dans tous ses déplacements et que nous nous voyions une fois par semaine sans ordre du jour.

À ma grande surprise, il a accepté aussitôt. C'était la dernière année de son mandat. J'ignorais tout de sa maladie et de la part d'ombre de son rôle sous le régime de Vichy qui allait être révélée. Je voulais écrire la chronique des derniers mois à l'Élysée. Ce fut *L'Année des adieux*¹. Je lui en soumis le texte avant publication, et je me souviens qu'il en corrigea quelques fautes de ponctuation et de grammaire, mais qu'il s'abstint de tout commentaire sur le fond.

J'ai ensuite continué à lui rendre visite de temps à autre. J'aimais ces rencontres qui n'étaient jamais l'occasion de bavardages, mais où l'humour, la gentillesse, avaient partie liée avec l'intensité. J'en ressortais toujours avec l'impression d'avoir vécu un moment de plénitude. Il savait ses jours comptés, mais

1. Flammarion, 1992.

comme Marguerite Duras, qu'il connut dans sa jeunesse, et avec qui il garda des liens étroits, il restait à l'affût des moindres signes de vie qu'il pouvait faire siens : la beauté de la lumière, le goût d'un mets, l'éclat d'un poème. Toujours, il était désireux de comprendre – et même, jusqu'à la fin, d'apprendre. Toujours, il était prêt à se laisser surprendre. Le président, pour moi, cédait le pas à l'homme, qui ne cessait de me captiver.

Plus les années passaient, plus la densité romanesque de sa vie m'a semblé ressortir de l'amas des commentaires dans lesquels on l'a enfermé. Et plus a mûri en moi le projet d'écrire une sorte de roman de sa vie, articulé autour de « journées particulières ». J'ai cherché à faire vivre mon personnage « de l'intérieur ». Ma boussole, au fond, a été l'intuition de François Mauriac qui, dès le milieu des années 1930, lorsqu'il l'a rencontré, a saisi l'ampleur de l'imaginaire de Mitterrand et compris qu'il se forgerait un destin.

De chaque moment de sa vie, il voulait faire une page de roman. Pour répondre aux déceptions du réel, il imaginait des scénarios, s'inventait des chemins de traverse et de contournement à l'aide de la fiction. Ce livre est donc un roman vrai, nourri de recherches et d'archives – certaines inédites – et d'un grand nombre de témoignages. Jamais je n'aurais pu écrire ce texte sans la patience, la confiance que des amis, des collaborateurs, des biographes de Mitterrand m'ont témoignée. Que toutes et tous en soient ici, du fond du cœur, vivement remerciés. Un livre, c'est aussi une odyssée de l'amitié.

De François Mitterrand, on dit souvent qu'il fait penser à un secrétaire anglais, doté de nombreux tiroirs donnant eux-mêmes sur des tiroirs qui, à leur tour... Il cloisonnait, en effet, les différentes facettes d'une vie dans le labyrinthe de laquelle on peut se demander s'il ne finissait pas par se perdre lui-même. Il ne commentait jamais ce qu'il faisait, pas plus qu'il ne donnait la moindre explication. Le silence était le complice de ses secrets.

Prologue

Dans les pages qui suivent, je ne me suis pas donné pour projet d'essayer à mon tour de débusquer le « mystère Mitterrand ». J'ai seulement essayé de saisir comment il a fait face aux événements auxquels il a été confronté sa vie durant. À la manière d'un joueur d'échecs qui ne craint pas de jouer avec le diable, il a pris des risques considérables à plusieurs reprises, quitte à sombrer à tout jamais.

La politique a occupé l'essentiel de son temps, sans pourtant avoir d'emprise, à y regarder de près, sur l'essentiel de sa vie. Il répétait, d'ailleurs, dans les derniers temps, qu'il avait raté sa vie. On prenait cela pour une boutade non exempte de coquetterie. On n'avait pas forcément raison. La réussite d'une vie ne se mesurait pas, pour lui, à son degré d'élévation dans l'échelle sociale. Certes, il a été président de la République pendant quatorze années et a tenu son rôle jusqu'aux derniers instants, laissant sa marque dans l'histoire du *XX^e* siècle et dans celle de la gauche, mais il ne s'est jamais identifié à la fonction. Envers et contre tout, il aura préservé la liberté d'être d'abord lui-même, fût-ce entre les murs de la prison dorée de l'Élysée.

J'ai commencé ce travail il y a trois ans et demi en ignorant qu'on commémorerait en 2016 le centenaire de sa naissance et le vingtième anniversaire de sa disparition. Je me suis efforcée de suivre un homme à la trace, pour ne pas dire de journée en journée, ne retenant toutefois que celles susceptibles de donner au portrait ses couleurs, que j'espère déliées des marques de la légende. C'est d'une personne dont il est question ici, dans la succession des moments qui ont composé ce « présent » qui fut le temps auquel il aimait conjuguer sa vie et les choses, à l'immédiateté desquelles il croyait, se défiant des leurres de l'« événement ».

Il était un tennisman et un joueur d'échecs. Il savait monter au filet et infliger un échec et mat à ses adversaires. À plusieurs reprises, les choses n'ont pas basculé dans le bon sens et il a dû faire l'expérience de la chute. Pas une fois, en tout cas, il n'a

pensé qu'il ne parviendrait pas à reprendre le dessus. Même sur l'obstacle, et au risque de ne pas prendre le bon chemin, il ne savait aller que de l'avant.

À sa grand-mère qui lui demandait ce qu'il voudrait faire plus tard, il aurait répondu : « Roi ou pape. » Il était encore trop jeune. Il n'avait pas encore rencontré la littérature et n'avait lu ni Proust ni Gide, pas plus qu'Ovide ou les stoïciens... Lire lui apparaissait sans doute comme le plus court chemin vers l'écriture.

Écrire : toute sa vie, au fond, il a rêvé de devenir écrivain. Et c'est en lisant et en écrivant qu'il a été surpris par la mort.

26 OCTOBRE 1934

Il s'est réveillé en retard. Il déteste se lever tôt. Il n'a pas le temps de descendre au réfectoire, mais fait tout de même une courte prière devant son crucifix et dévale en courant la rue de Vaugirard.

Il porte un pantalon trop court qui découvre de grosses chaussettes en laine. Sa mère, en faisant son trousseau il y a quinze jours, n'a pas réalisé qu'il avait pris quelques centimètres au cours de l'été, même s'il se trouve toujours trop petit. Qu'importe. Il ne s'intéresse pas aux vêtements, mais ne supporte pas de ne pas être, en apparence, comme les autres.

Après le cours à la fac il a rendez-vous avec Louis, disciple du 104 – ainsi appelle-t-il ce foyer dirigé par des prêtres de la Société de Marie situé au 104, rue de Vaugirard – chez son tailleur. Il va commander un costume. Son premier costume. Cadeau d'anniversaire de son père.

Aujourd'hui il a dix-huit ans.

Il est rêveur, timide, compliqué. Il n'en mène pas large depuis son arrivée d'Angoulême voici quinze jours. Il n'éprouve aucun sentiment d'infériorité à l'idée d'être un provincial qui débarque à Paris. Au contraire, il est fier de ses racines terriennes, mais, dans la capitale, il ne connaît personne, ignore le nom des rues et, comme il déteste demander quoi que ce soit à qui que ce soit, il préfère se perdre dans les ruelles de Saint-Germain-des-Prés.

Ne jamais rien devoir aux autres. Telle est sa devise. Il ne se sent pas pour autant maître de son destin. Pour cela, il s'en remet à Dieu. Croire est pour lui une évidence et non le fruit d'une réflexion.

Enfant de chœur, il aimait l'odeur des lys dans la sacristie, la psalmodie des Évangiles, l'accomplissement du rituel. Célébrer, recommencer à l'identique.

Hier soir, lors de la réunion à la bibliothèque du 104, il a osé prendre la parole, cité un fragment de l'encyclique de Pie VI, qu'il admire pour la profondeur de sa démonstration. Il s'en veut d'ailleurs, car il s'est laissé emporter par sa fougue, il a trop longuement parlé et ses remarques se sont insensiblement transformées en cours quasi magistral.

Il se juge prétentieux et a du mal à trouver le *tempo* entre ce qu'il ressent et ce qu'il peut en dire. Il se sent à côté de lui. Soit il est paralysé par la timidité, soit il en fait trop.

Les rares moments où cette sensation de ne pas faire corps avec lui-même le quittait c'était, l'an dernier, quand, avant de s'endormir, il murmurait à Claude, son voisin de dortoir, des passages entiers des *Nourritures terrestres*. Maintenant, il lit Montherlant et vient de commencer la *Recherche*. Les romans sont pour lui la répétition à blanc de la vie à venir.

François Mauriac lui a donné rendez-vous dans deux jours. Il a hâte de le rencontrer et de parler avec lui de son oncle Robert, sorte de génie philosophique épris de catholicisme social, avec qui Mauriac a vécu dans cette maison même. Sa mort tragique, d'une phtisie galopante, à l'âge de vingt ans, a contribué à faire de lui une figure tutélaire, une sorte de modèle. Sa mère parle souvent de son frère adoré et c'est pour honorer sa mémoire qu'elle a inscrit son fils dans cette pension catholique de la rue de Vaugirard où il vécut des jours heureux.

Il arrive essoufflé dans l'amphi. Le cours est commencé. Il aperçoit au loin, entre deux travées, allongé à même le sol, un

26 octobre 1934

de ses camarades qui fait un somme. Ce n'est pas son genre. Il ouvre son cahier, dessine des nuages et pense aux huîtres qu'il va commander au restaurant.

Ce soir, en effet, il est invité à dîner par son frère aîné, Robert – oui, dans ces familles-là, il est courant que des enfants portent les prénoms des disparus trop aimés – chez *Ruc*. Pour fêter son intégration à Polytechnique.

Lui n'aime pas ce genre d'école, et il n'aurait pas supporté la discipline requise, mais il respecte son choix.

Le cours l'ennuie. Il entend des choses qui ne le concernent pas. Alors, il rêve. Et, à chaque fois, c'est l'enfance qui revient. Il se revoit allongé au fond de la barque. Le clapotis de l'eau résonne dans sa poitrine. Il écoute la stridence du rossignol. Son père est assis tout près de lui, silencieux. Il ne doit pas faire un geste. Son corps est engourdi de chaleur. Il est 11 heures du matin. Son père, depuis l'aube, pêche. Ils n'ont pas prononcé un mot depuis qu'ils sont partis de la maison. Pas besoin. Surtout ne pas porter atteinte aux bruits de la nature. Tout à l'heure il ira courir dans les champs, il s'enfoncera dans les rangées dégagées par la moissonneuse-batteuse. Avec un peu de chance, il attrapera des cailles à main nue dans les blés fraîchement coupés.

Les étudiants font claquer leur pupitre. Il cligne des yeux. Plus que deux mois à attendre pour rejoindre le clan familial.

Il ne sait pas bien quoi faire de sa vie. Ses parents l'ont laissé libre de l'imaginer à sa guise. Certes, sa mère ne lui a pas caché qu'elle avait de l'ambition pour lui, intellectuelle, pas forcément sociale. Elle l'aurait bien vu prêtre mais n'a jamais osé lui en parler de vive voix. Avocat aussi, pourquoi pas? Lui-même pense que le droit peut mener à tout. Il rêve de devenir journaliste littéraire. D'être payé pour lire. Et, peut-être, un jour, lui aussi, de pouvoir écrire. On verra.

François Mitterrand - Journées particulières

Il a des idées qui lui roulent dans la tête, le jour comme la nuit. Trop d'idées. Il s'en plaint d'ailleurs. Il préférerait être plus pragmatique, moins idéaliste.

Déjà, il rêve sa vie. Il la veut pleine de risques, dangereuse.



16 MAI 1935

Il a pris de l'assurance. Il est devenu un jeune homme élégant sûr de ses capacités oratoires et de sa faculté de séduction. Il s'entend à merveille avec le prêtre, le père Plazenêt, qui dirige le 104 et s'y est fait une bande de copains. Une fois les cours terminés, il va avec eux au café de *La Petite Chaise* écouter les élucubrations de son copain Ferdinand Lop. Juché sur une table, le partisan de « l'extinction du paupérisme à partir de 10 heures du soir » harangue son public pour tenter de le convaincre qu'il ferait un excellent président de la République. Sa première mesure serait de faire voter des crédits pour prolonger le boulevard Saint-Michel jusqu'à la Seine. Ça fait hurler de rire François.

De temps en temps, il se joint aux Camelots du roi et aux Jeunesses patriotes pour participer à certaines manifestations au Quartier latin. Bagarres. Coups de poing. Coups de canne. Il ne déteste pas. C'est un rite initiatique qui l'amuse. Il n'a pas hésité à porter sur le visage le masque d'un groin de porc pour défiler boulevard Saint-Michel avec les Volontaires nationaux, ces jeunes qui, comme lui, admirent le colonel de La Rocque, à la tête des Croix-de-Feu.

Il est de droite, légitimiste, ayant une forte idée de la nation, catholique, traditionaliste.

Il écrit chaque semaine au père Jobit, son professeur de philosophie d'Angoulême, et lui confie son intérêt de plus en plus grand pour la politique. Néanmoins, il ne souhaite pas et ne pense pas possible que le désir politique puisse prendre le pas sur l'action chrétienne. Il assiste tous les dimanches matin à la messe à Saint-Séverin avec son frère Robert. Après, ils vont au restaurant. Mais, le plus souvent, dans la semaine, il dîne au réfectoire du 104, où on fait le bénédicité – comme chez ses parents – avant le repas. Il va, de temps en temps, à l'Assemblée nationale écouter des hommes politiques et vient de décider de prendre des cours d'exercice oratoire.

C'est bientôt la fin des examens. Il sort de plus en plus. Il a vite compris les règles de la vie étudiante, et, à Sciences Po, n'assiste qu'à certains cours, ceux où *il faut se montrer*; il est dilettante et content de l'être. Plus jeune, il n'était pas bon élève, ce qui inquiétait Robert, qui l'a supplié de travailler plus. Il a refusé, mais a réussi à avoir de meilleures notes. À Paris, c'est pareil. Il butine de cours en cours, l'après-midi surtout. Le matin il lit la *NRF*, à laquelle il est abonné, puis flâne dans les librairies – il vient d'acheter les *Vues sur l'Europe* d'André Suarès et se passionne pour Julien Benda, auteur de *La Trahison des clercs*, que lui a fait découvrir son ami Pierre et qu'il a lu et relu plusieurs fois.

Deux fois par semaine, il joue au tennis. Déjà, il aime les tournois et déteste perdre.

Hier soir, Pierre et lui sont allés tous deux au théâtre voir *Le Chef*, d'après Drieu La Rochelle. Il aurait préféré, chez Jovet, revoir *Ondine* mais son ami a insisté – le critique dramatique de *L'Action française*, qu'ils lisent avec passion, en avait fait l'éloge.

Pierre milite à l'Action française depuis l'âge de quatorze ans. Il était sur le pont de la Concorde le 6 février 1934 et a

16 mai 1935

vécu cette journée dans un état de grande exaltation. Depuis, il est devenu un castagneur quasi professionnel et aime à faire peur.

Lui, l'Action française, ce n'est pas son genre, même s'il respecte les choix de son meilleur ami. Sa mère n'a cessé, depuis qu'il a dix ans, de lui répéter que si on y adhérait on était excommunié... Pas question d'encourir les foudres de Pie XI, qu'il admire tant. Cela ne l'empêche pas d'accompagner Pierre aux réunions de l'Action, chaque semaine, rue Saint-André-des-Arts. Il y retrouve des étudiants de la fac de droit. Ils sont plus d'une centaine à écouter Gustave Le Bon, Morris, Buchon... Maurras est toujours là. Quelquefois il prononce un discours. Pierre boit ses paroles. Lui, prend des notes. Il ne croit pas, comme Pierre, que le suffrage universel constitue un appauvrissement de la vie de la cité et que le choix du roi pour la gouverner soit le meilleur. Son éducation, sa foi le poussent vers la politique de ses convictions : l'engagement social. C'est ainsi qu'il se rend en banlieue avec ses camarades de la Jeunesse étudiante chrétienne, un dimanche par mois, pour porter des vêtements et distribuer la soupe à des nécessiteux. Mais, une fois ses bonnes œuvres accomplies, la conscience tranquille, il invite à la patinoire une de ses camarades de Sciences Po et la convie ensuite à l'accompagner chez les Lévy-Despas, des amis de la famille, qui, chaque dimanche après-midi, font des thés où sont régulièrement invités Éric Satie, Paul Valéry, Arthur Honegger.

Il est ondoyant, papillonnant. Il le sait et cultive déjà cette multiplicité de facettes qu'il peut créer et faire coexister sans problème.

C'est un taiseux. Très jeune, il a compris la force du secret.

Ainsi, il n'a pas dit tout de suite à son ami Pierre qu'il avait adhéré aux Croix-de-Feu dans la section jeunesse, aux

Volontaires nationaux. Contrairement aux Jeunesses patriotes et aux Camelots du roi, ces derniers ne font pas partie du Front national. Mais il a bien du mal à convaincre ses camarades du 104 que les Volontaires nationaux ne sont pas, à proprement parler, un organisme politique et qu'on ne peut pas ne pas les cataloguer à droite. Il a pourtant organisé deux conférences et s'est enflammé en appelant à une France propre, forte, tissée de courage, d'entraide et d'honneur. Certains ont ricané en l'écoutant. Il n'en a cure.

Il a aidé cet après-midi le père Plazenêt à transformer les deux salles du réfectoire en salle de conférence. Ce jeudi soir l'institution religieuse reçoit le colonel de La Rocque. Pendant deux heures, il écouterait, fasciné, cet homme expliquer comment son mouvement, né des anciens combattants, cherche à pénétrer toutes les couches de la société en faisant appel aux valeurs de la bienfaisance et de l'action sociale.

Il monte dans sa chambre. Sur son bureau, en face d'une reproduction d'un primitif italien punaisé au mur, une lettre de sa mère. Elle lui demande s'il a bien pris son quinquina, évoque très rapidement ses fièvres, ses étouffements de plus en plus fréquents, mais s'attarde surtout à décrire la beauté du chant de la fauvette qui est revenue devant sa chambre dès le début du printemps.

Dans un mois, il pourra la prendre dans ses bras.

Ce soir il faut qu'il s'endorme vite. Demain c'est la finale du tournoi. Il doit être à la hauteur de sa réputation. On l'appelle « le crocodile ». Ses camarades le trouvent teigneux, opiniâtre, courant après toutes les balles, ne se croyant jamais définitivement battu.

16 mai 1935



François Mitterrand, lors d'une manifestation de l'Action Française en février 1935.

12 JANVIER 1936

Dans sa dernière lettre – écrite au crayon – sa mère lui explique, avec sérénité et humour, son indocile préparation à ce qu'on nomme autour d'elle « ses derniers moments » qui, hélas, n'arrivent pas.

Après une interminable agonie, et, contre les avis de ses médecins, elle commandera des huîtres et du vin rouge avant de s'endormir définitivement ce 12 janvier.

Il n'était pas là et le regrettera.

Depuis que sa grand-mère l'a choisi pour la voir « partir », il est persuadé qu'il entretient des rapports privilégiés avec les mourants. Il sait les toucher et aime leur parler jusqu'à leur dernier souffle.

Chaque soir, avant de s'endormir, il pense à sa mère et à sa grand-mère.

Plus tard la communauté des morts s'agrandira. Il gardera la même habitude. Il y consacra de plus en plus de temps.

28 NOVEMBRE 1936

Il a, pour la première fois, sa photographie dans un journal. *L'Écho de Paris*, quotidien de droite fondé par Thierry Maulnier et Jean de Fabrègues, lui demande son avis sur les conséquences de la dernière grève universitaire. Il est président, depuis juillet, de la section littéraire de ce journal auquel il envoie souvent des articles. Si jeune et déjà président.

Il porte un costume, une cravate. Il n'est plus un jeune homme et veut apparaître comme un homme.

Président, il l'est aussi de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul et, à ce titre, dirige les activités caritatives du 104. En décembre il deviendra aussi président du Cercle Montalembert.

Il n'a pas ressenti l'exaltation de Simone Weil parcourant Paris et sa banlieue nuit et jour pendant les événements de juin. Il n'a pas, comme elle, voulu entrer dans les cours d'usines occupées, partager les chants devant les feux de joie avec les camarades ouvriers s'appropriant pour la première fois leur lieu et leur instrument de travail. Certes, il s'est laissé entraîner par son ami Louis au Quartier latin la nuit des élections et a consenti à chanter *Ah ça ira, ça ira* sans s'époumoner... Il ne partage pas pour autant la haine de son ami Pierre pour le gouvernement Blum qui, depuis le 18 juin, a dissous les ligues factieuses, Croix-de-Feu, francistes, Solidarité française, Jeunesses patriotes. Lui, il balance plutôt à droite à cause de son éducation. Il n'a pas véritablement d'opinion politique

arrêtée, mais il pense de plus en plus que l'action politique doit être subordonnée à l'engagement spirituel. Il pratique le culte de l'Enfant Jésus et continue à aller à confesse chaque semaine. Quand on lui pose des questions trop précises, il répond en citant Barrès et Montherlant, mais à la fac de droit, terrain de manœuvre des ligues factieuses, faire semblant devient de plus en plus compliqué. Ses camarades s'enflamment pour interdire les cours du professeur Jèze accusé, parce qu'il soutient le négus d'Éthiopie, d'être un anti-mussolinien. Lui suit le mouvement et défile au Quartier latin aux cris de « Jèze au poteau », prend et donne quelques coups de poing. Il aime bien comprendre par lui-même et ne se contente pas de quelques slogans. Il s'inscrit donc en certificat d'ethnologie aux cours de Marcel Griaule sur l'Éthiopie et y puisera son amour définitif des civilisations africaines.

Il devient sarcastique, légèrement méprisant, pas suffisant mais pas loin, et aime se gausser des intellectuels de gauche qui ont signé le Manifeste pour la défense de la culture tout en ironisant encore plus méchamment sur la médiocrité de ceux qui, à droite, militent en faveur du Manifeste pour la défense de l'Occident. Il déteste l'idée même qu'il existe des partis traditionnels. Ce sont pour lui des coquilles vides ne subsistant qu'afin d'alimenter les fantasmes de célibataires ivres de vérité.

Par nature profondément individualiste, il a une haute idée de lui-même. Il se sent au-dessus de la mêlée. Pas supérieur mais différent. Qu'y a-t-il au-delà des affiches, des discours ? Où est la vérité des mots ? Il ne faut pas continuer à laisser la place aux sculpteurs de fumée, eux-mêmes à la remorque des fabricants de doctrine. Est-il possible de penser le monde à partir de ses propres espérances et sans être obligé d'utiliser les vieux mots des professionnels cyniques experts en illusions ? Avec Georges, qu'il a rencontré il y a deux mois, alors qu'il se battait contre des antisémites qui l'abreuyaient d'injures sur le boulevard Saint-Germain, ils passent leur temps, tout en se

28 novembre 1936

raccompagnant l'un l'autre interminablement chaque soir, à imaginer leur futur. Georges Dayan veut devenir avocat. Pierre de Bénouville officier ou général, Claude Roy journaliste. Lui, plutôt prof de droit. Ou directeur de journal. Le mieux – mais ça ne se décide pas – ce serait écrivain.

28 JANVIER 1938

Il est rentré fourbu dans sa chambre. Ce soir il ne sort pas. Il est pourtant très sollicité. Au début, il se trouvait gauche et maladroit dans les soirées. Depuis, il a pris des cours de tango et ne se débrouille pas mal. Il a plutôt belle allure. C'est un beau brun ténébreux qui se trouve un peu petit mais possède une certaine prestance, une faculté à charmer par sa conversation, des yeux avec un regard qui ne vous lâche pas. Mais, avec les filles, il est timide et ne sait pas trop comment s'y prendre. Ainsi, dimanche, il a invité une de ses camarades de la faculté qui lui plaît à venir patiner à Molitor, puis il l'a raccompagnée chez elle sans rien oser lui dire. Même scénario hier où il l'a emmenée au théâtre. Devant chez elle, il lui a parlé de Stendhal. La conversation s'est éternisée mais il n'a pas osé l'embrasser. Demain matin, il a un examen. Il va donc se coucher tôt. Il aperçoit sur son bureau une invitation pour ce soir au bal de Normale Sup. Il avait complètement oublié, alors que son frère le lui avait rappelé. Les bals des grandes écoles, il connaît et il en a soupé. Avec Robert, il se rend, depuis deux ans, au bal de l'X, à l'Opéra, et le spectacle de toutes ces mères qui viennent pour tenter d'y marier leur fille l'attriste. Mais ce soir, il a le cafard et n'arrive ni à reprendre sa lecture de Romain Rolland ni à poursuivre l'écriture – pourtant en retard – de son enquête pour *L'Écho de Paris*.

Alors il sort, et se rend à l'Opéra à pied.

28 janvier 1938

Grappes de glaïeuls rouges, robes blanches froufrouantes, odeur de lys, parquets luisants, musique de valse hésitante, mal exécutée. Au milieu de la piste quelques couples tournoient. C'est presque la fin de la soirée. Il se décide à rebrousser chemin. Tout à coup, elle est là. Devant lui. Toute fluette. De grands yeux pervenche. Une robe longue rose et une rose dans les cheveux. Un visage d'ange avec un ovale parfait. Une apparition. D'ailleurs est-elle bien réelle ? Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Il est tétanisé. Il va mettre du temps pour pouvoir ouvrir la bouche et l'inviter à danser. Elle refuse. Et le pasodoble et la valse. Il lui demande son prénom. Elle refuse. Tout juste lui a-t-elle murmuré le nom de son lycée.

Puis elle s'éclipse.

Le lendemain, après avoir planqué tout l'après-midi, il la voit sortir de Fénelon. Elle ne veut toujours pas lui parler. Il la suit jusqu'à son domicile. Elle prend des détours. Le manège dure des semaines. Il emprunte à un ami sa bicyclette pour ne pas la perdre dans les rues.

Devant chez elle, un soir, elle lui avoue qu'elle s'appelle Marie-Louise. Elle dit avoir quinze ans. En fait, elle est encore plus jeune, mais elle a l'air, déjà, d'une vraie jeune fille.

Il l'attend chaque jour et la raccompagne. Elle se sent à la fois flattée et harcelée par ce garçon insistant qu'elle trouve un peu trop vieux, mais cultivé et manifestement très intelligent. Très vite, il lui demande d'être présenté à ses parents, qui se montrent plus impressionnés qu'elle par la force de son caractère et sa personnalité. Il a choisi – en référence à Dante – de l'appeler Béatrice.

Et décidé qu'elle serait la femme de sa vie.

Sa volonté de faire plier le monde selon ses désirs constitue pour lui une évidence. C'est ainsi. Il ne réfléchit pas aux conséquences. N'a-t-il pas écrit fort sérieusement à sa cousine Marie-Claire, il y a quinze jours : « Comment Dieu a-t-il pu créer le monde sans que j'en sois à l'origine ? »

Le week-end, il lui donne rendez-vous dans des églises et lui confie ses poèmes.

Son père, accompagné de sa sœur Marie-Josèphe et de son frère Jacques, est venu à Paris présenter son chien Orloff à l'exposition canine de la porte de Versailles. Il déjeune avec eux chaque jour, mais ne dit mot de son amour. À ses camarades non plus, il ne parle pas. Seul François Dalle est dans la confiance, sachant qu'il lui écrit cinq lettres par jour. Cela ne l'empêche pas de sortir. Il est fou de théâtre et ne se lasse pas de retourner voir Pitoëff monter Aristophane. Il fréquente les soirées dansantes avec son frère et valse souvent avec une certaine Marguerite avec qui il s'affiche.

Cette atmosphère d'insouciance va brusquement cesser le 12 mars. Les troupes allemandes pénètrent cette nuit-là en Autriche sans rencontrer la moindre opposition.

Il rédige dès le lendemain matin son premier texte politique qu'il intitule « Jusqu'ici et pas plus loin », que la revue *Montalembert* publiera le mois suivant. Son père lui écrit son inquiétude, voit l'avenir en noir et pense qu'Hitler ne s'arrêtera pas là. Les trois frères se réunissent au 104 et il leur lit à haute voix des extraits de son article. « Jusqu'ici et pas plus loin », c'est ce qu'avait dit le chancelier Schuschnigg à Hitler. L'Autriche devient allemande et la France, l'Angleterre, l'Italie en prennent acte avec une indignation vertueuse au lieu de réagir avec colère. Tout recul est une défaite. En politique, il y a les forts et les faibles. L'étudiant de vingt-trois ans, profondément pacifiste et hanté par les conséquences des ravages de 14-18, hésite : faut-il faire la guerre ? « Il est peut-être vrai que la France serait folle de tenter la guerre pour sauver une paix perdue, la mort d'un homme est souvent plus grave que la destruction d'un État. » Pierre de Bénouville n'éprouve pas ce genre d'atemoiement. Il lui explique qu'il faut être fou et ignare pour ne pas voir que la guerre est inévitable et que les Allemands possèdent les clefs de la victoire. Il tente, en vain, de le convaincre. Pierre ne croit pas en la force de la République. Lui, si. Il conclut ainsi

28 janvier 1938

son article : « Devant la venue triomphale du dieu de Bayreuth sur le sol de Mozart, je sais quel sacrilège se prépare et, malgré moi, j'éprouve une sorte de honte, comme si je m'en reconnais-sais responsable. »

La honte, c'est le mot qu'emploiera Léon Blum dans *Le Populaire*, le 30 septembre, au lendemain des accords de Munich. Partagé, comme de nombreux Français, entre un lâche soulagement et la honte.

3 SEPTEMBRE 1939

C'est en se promenant boulevard Saint-Michel avec Georges qu'il apprend, devant un kiosque à journaux, la déclaration de guerre. Il est soldat depuis un an.

Appelé sous les drapeaux en septembre 1938, il a, en effet, choisi de ne pas demander de sursis, de crainte d'être affecté en province comme officier de réserve. Il a aussi renoncé à préparer le Commissariat à la marine, ainsi qu'il en avait l'intention avant sa rencontre avec Marie-Louise, car cela signifiait deux ans sur mer comme lieutenant de vaisseau. Il a tenté avec son ami François Dalle le cours préparatoire pour élèves officiers de Saumur et a échoué sur une question militaire. Il se garde bien de le dire. De toute façon son obsession est d'être le moins éloigné possible de son amoureuse. Car il n'envisage pas de vivre loin d'elle. Il a réussi à tisser des liens étroits avec les parents de la jeune fille – la mère le considère très vite comme un gendre idéal qui va pouvoir calmer sa fille si papillonnante, et si désireuse de plaire, et le père aime discuter avec lui politique – ainsi qu'avec son frère normalien. On peut dire qu'il est presque admis dans la famille puisque, au cours de plusieurs permissions, il est reçu à leur domicile et a même obtenu d'eux l'autorisation de rejoindre Marie-Louise dans leur résidence secondaire à Valmondois. Depuis octobre 1938, dans les nombreuses lettres qu'il lui adresse, il l'appelle « ma fiancée chérie »

3 septembre 1939

et évoque le mariage pour « réussir notre amour et ne pas nous arrêter en chemin et l'accomplir comme une vocation religieuse ».

Cette vie de militaire, il l'endure au début comme « une féerie à rebours » où il subit l'ennui, la paresse, la sottise. Il craint dans ce climat que « ce soit difficile de conserver une mentalité droite ». Il accomplit, sans rechigner, toutes sortes de tâches : balayer les couloirs, coudre des chiffons, frotter le plancher, apporter les repas de ses supérieurs. L'important n'est pas dans les gestes mais dans l'esprit. Il s'entend très bien avec ses compagnons laotiens, cochinchinois, sénégalais et saute quelquefois le mur le soir en leur compagnie. Mais il répète à Marie-Louise qu'il ne tient que grâce à son amour : « Cette litanie sans variation suffit à donner un sens à ma vie. » Chaque permission est pour lui « une certitude de bonheur et une provision de paix ».

Affecté au 23^e régiment d'infanterie coloniale au fort d'Ivry, il supporte de plus en plus difficilement l'imbécillité des sous-officiers qui tirent leur pouvoir de leur capacité d'humiliation envers des troupes comme lui, et se vantent le soir d'être des hommes accomplis en se rendant au bordel le plus proche. Le samedi, heureusement, il peut s'échapper pour voir Marie-Louise à Paris. Il lui remet son paquet des cinq lettres quotidiennes qu'il continue à écrire, puis il rentre dormir chez son frère.

Il ne fait plus mystère de son amour à Robert et, profitant d'une visite de son père et de sa sœur à Paris, il invite Marie-Louise à un déjeuner familial. La jeune fille aura beau déployer tous ses charmes, le père la trouvera bien faite de sa personne, mais dangereuse et mélancolique. Le clan Mitterrand semble manifestement excédé par le changement de comportement opéré sur ce frère et ce fils devenu secret, susceptible. Lui n'en a cure et leur présente les parents de celle qu'il appelle « Béatrice ». La rencontre se passe mal et Marie-Josèphe trouve la mère de Marie-Louise « vulgaire ». C'est tout dire.

Il s'en moque. Il profite de la permission de Noël pour faire sa déclaration en bonne et due forme. Les parents de Marie-Louise l'acceptent. La jeune fille, elle, tarde à donner sa réponse définitive. Plus les parents insistent pour louer ses qualités, plus elle hésite. Elle le trouve insistant, envahissant, a peur de son amour, ne se sent pas à égalité avec lui et éprouve d'autres inclinations amoureuses pour des amis de son frère qu'elle aime séduire, et avec qui elle se sent plus d'affinités. N'obtenant pas de réponse claire de sa bien-aimée avant la fin d'une permission, c'est à la mère qu'il s'adresse pour dire la sincérité de son amour ainsi que sa détermination.

Cela ne l'empêche pas d'avoir, chaque fin de semaine, une vie de mondain – il est rompu aux rites sociaux de la haute bourgeoisie parisienne –, et d'éprouver un intérêt certain pour le gotha parisien, tout en restant fidèle à ses copains du 104. C'est avec eux qu'il a l'idée de partir voir le comte de Paris un week-end, dans son manoir près de Bruxelles. Il lui a tenu le crachoir pendant un après-midi entier : ensemble, ils ont évoqué la politique internationale. Le comte le considérera dès lors comme un des siens et, jusqu'à la fin de sa vie, l'appellera « le dernier des Capétiens ».

Le 4 septembre 1939, il part de la gare de l'Est pour le front. Il n'a qu'un vieux fusil dans les mains et porte 30 kilos sur le dos. Il est indécis et marche à cloche-pied. Personne ne chante dans son wagon. Comme ses camarades, il se sent réfractaire à la guerre, sans pour autant le proclamer à haute voix. Le jeune sergent du 23^e régiment d'infanterie coloniale – appartenant au corps des sous-officiers depuis six mois – regrette de ne plus pouvoir écouter chaque soir avant de s'endormir le *Concerto pour piano n° 21* de Mozart. Dans sa besace, il a emporté *Le Démon du bien* de son cher Montherlant, déjà annoté par ses soins. À son père, il évoque avec ironie « ce voyage payé par l'État » pour aller voir « les voisins d'en face » et ne déteste pas, au début, de « vivre en sauvage ».

3 septembre 1939



François Mitterrand (en haut, deuxième en partant de la droite) pose dans son uniforme parmi ses camarades.

3 MARS 1940

Il aime dormir dans les foins, regarder l'aube se lever, s'amuser à enlever les limaces de son casque. Au début de la « drôle de guerre », il a vécu dans les tranchées sans être particulièrement affecté par les conditions matérielles de la vie collective. Envoyé dans un premier temps aux avant-postes – le régiment colonial auquel il appartient est destiné à subir les chocs les plus sanglants – il sera tout d'abord épargné. Son frère Robert se trouve à une cinquantaine de kilomètres. Officier chez les artilleurs d'une division de cavalerie, ce dernier passera plus d'un mois à patrouiller à la frontière belge dans un taxi G7 réquisitionné pour l'occasion. À l'avant : son chauffeur, militaire élève ; à l'arrière : des cochons récupérés dans un village déserté par ses habitants. Quand les deux frères se retrouvent, il décide d'offrir un cochon à son frère et à ses hommes.

Robert s'est fiancé avant de partir au front et il voudrait se marier le plus vite possible. Il peut compter sur François qui écrit, le 5 novembre 1939, à sa future belle-sœur : « Il faut vous marier... aller au bal, manger des gâteaux, acheter des robes. Il faut rire quand on en sent l'envie, et modérer ses élans de piété, ses aspirations métaphysiques, son narcissisme avec ses multiples figures. On dirait que le monde joue une partie extraordinaire alors qu'il ne fait que changer de masque. » Le mariage est fixé. Dix jours de permission pour Robert, deux

3 mars 1940

pour lui. Il en profitera pour arracher à Marie-Louise – qui a seize ans et vient d’entrer en première à l’Institut catholique de l’Isle-Adam – la promesse d’une date pour leurs fiançailles.

Ce fut un long combat ainsi qu’une suite d’obstacles : elle lui signifie une première rupture en mars 1939, mais il ne la croit pas et, à chaque permission, continue à venir passer des journées entières devant son domicile dans l’espoir d’une apparition. De guerre lasse, il demande rendez-vous à la mère et au père – sans la prévenir – pour de nouveau plaider sa cause. Pendant toute cette période, il continue à lui envoyer des lettres. Il l’appelle « ma petite déesse allégorique » et lui confie ses lectures de Fichte, de Hegel, de Leibniz, lui avoue qu’il ne sait plus très bien s’il veut continuer à vivre loin d’elle. La mère, au contraire, espère que cet homme jeune – contrairement aux fréquentations de sa fille, entourée de jeunes gens – va calmer ses ardeurs de séductrice pour faire d’elle, rapidement, une mère au foyer, épanouie, elle en est sûre, tant il possède de qualités. Elle ne comprend pas l’absence de réciprocité de cet amour et trouve sa fille insensible. Ainsi confie-t-elle à son fils, le 17 octobre : « Il faudra que François Mitterrand soit tué pour qu’elle s’aperçoive de ses qualités. » Le père se montre impressionné par le courage, la culture et la sincérité de ce sergent-chef de la coloniale qui saura, à coup sûr, rendre heureuse sa fille, en lui donnant une structure.

Mitterrand ne s’estime jamais perdant. Il aime jouer. Et il n’est jamais aussi bon que dans l’adversité. Bénéficiant d’une permission pour Noël, il monte à Paris et réussit à savoir dans quelle église Marie-Louise compte se rendre pour assister à la messe de minuit. Il la contemple pendant tout l’office et l’aborde à la sortie. Il l’accompagne devant chez elle et lui demande un nouveau rendez-vous. Elle n’ose pas refuser. Elle confie son trouble à sa mère qui l’encourage à le revoir et à cesser de le faire souffrir. Avant de s’engager, elle lui avoue qu’elle a un flirt avec un garçon, qui ne compte

pas. Il décide de la croire. Elle dit aussi avoir un peu peur de lui et de cet amour envahissant. Il sourit.

La cérémonie de fiançailles – un repas – a lieu à l'heure du déjeuner, le 3 mars, chez les parents de Marie-Louise, avenue d'Orléans. Il lui a offert un diamant et a fait livrer trois magnifiques corbeilles de fleurs. Le clan Mitterrand est au complet. Les six frères et sœurs sont là, ainsi que Georges Dayan. Avant de repartir, il supplie sa fiancée de quitter Paris et de venir se réfugier à Jarnac, chez son père. Marie-Louise hésite. Elle ne veut pas quitter ses amies, interrompre ses études. Finalement, elle partira, accompagnée de sa mère. Loin des tentations, loin du flirt. Il se sent rassuré. C'est désormais sous le toit de son père que vit cette jeune fille en fleurs et à Jarnac qu'il lui envoie des centaines de lettres.

Il lui avoue que le temps lui paraît long mais qu'il a décidé de s'arranger avec lui-même et d'endurer le froid et la boue sans se plaindre. Il confie que ses rapports avec ses camarades sont bons, même si on le trouve « peu liant ». C'est sa méthode. « À mes camarades je ne dis jamais rien de ma vie, de mon passé. Mes supérieurs, eux, me jugent froid, trop fier et trop indépendant pour réaliser le type du bon militaire. » Le 7 février 1940, il confie sa solitude, ses sentiments de révolte : « La moindre erreur de jugement m'irrite lorsqu'elle a force de loi. Je n'aime pas la bêtise officielle. Or je m'aperçois que devant l'immense gabegie, il vaut mieux se taire. Tu sais bien qu'on ne pardonne qu'aux puissants. » Il éprouve l'impression de faire partie d'une génération qui doit payer une dette. Il répète, sans forfanterie apparente, qu'il n'a pas peur de mourir. Le jour, il creuse des fossés en forme de T et, la nuit, quand il le peut, il lit Saint-Exupéry.

Le 10 mai 1940 le commandant réunit ses hommes. La guerre durera quatre ans, leur dit-il. L'orage d'acier s'abat sur le 23^e RIC qui va se battre le long de la Meuse aux côtés de la Légion. Il voit des camarades tomber à ses côtés sans

3 mars 1940

comprendre pourquoi lui n'est pas touché. À sa fiancée, il envoie des lettres joyeuses où il évoque l'éternité de l'amour. À son père, il réclame un appareil photo, du cognac et termine ses courriers par : « À demain, j'espère. »

Le 14 juin, à 5 heures du matin, à la cote 304, devant Verdun, au lieu-dit Mort-Homme, il est atteint par un éclat d'obus. Il tombe. Ensanglanté mais conscient. À un centimètre près, la colonne vertébrale était brisée. Édouard, prof de philo dans le civil, qui commande la section, l'allonge sur une civière et se met à la recherche d'une infirmerie de campagne. Un soldat infirmier le prend en charge. Traîné sur les routes de l'exode, sanglé à son lit de fortune, dont il ne peut s'échapper pour aller, lors des alertes, dans les fossés, il fixe le ciel et observe de très près les avions italiens qui lâchent leurs chapelets de bombes sur les colonnes de civils.

À Jarnac, personne ne sait. La vie commune n'est pas facile et les tensions s'exacerbent entre Marthe, la mère de Marie-Louise, et les sœurs du fiancé. Elle les trouve prétentieuses, mal embouchées, jouant à ce qu'elles ne sont pas vraiment, bref des pimprenelles. La famille Mitterrand ? Des grands bourgeois un peu hautains qui n'aiment pas le peuple, ne cesse-t-elle de répéter à sa fille, qu'elle juge trop inféodée à sa future belle-famille.

Aucune nouvelle du front. Marthe a le pressentiment que le fiancé de sa fille ne reviendra pas et ne se prive pas de le lui dire. Elle la presse de quitter Jarnac au plus vite. Le 8 juillet, Marie-Louise reçoit une carte ainsi rédigée : « Éclat à l'omoplate droite. Rien de sérieux puisque je t'aime. » Hospitalisé à Toul, puis à Bruyères, il y sera raflé par les Allemands le 21 juillet. Le 27 juillet, une lettre parvient à Jarnac adressée à son père et à Marie-Louise : il part pour l'Allemagne dans un camp indéterminé.

5 MARS 1941

Prisonnier depuis neuf mois, il ne cesse de penser à s'évader. Et s'étonne de la facilité avec laquelle les hommes s'accoutument à ce qu'il nomme la vie de troupeau. Lui, il en accepte les règles en apparence, mais s'exclut, en son for intérieur, de cette communauté contrainte et temporaire. Il s'estime au-dessus de la mêlée et est très vite reconnu comme tel par ses camarades. Il incrimine le régime d'avoir laissé sa génération être engagée dans des wagons à bestiaux à destination de camps où ce qu'il nomme la fraternité tenace de capote mouillée ne lui fera pas oublier ce sentiment de déshonneur, de gâchis, d'inutilité qui l'assaille en permanence.

Il voit se décomposer le monde de sa jeunesse et s'aperçoit que les règles sociales, tenues pour naturelles, ne s'appliquent plus ici. Il observe que de grands professeurs lèchent les poubelles en quête de traces de papier de confiture et que de petits bandits règnent en maîtres tout en volant les quelques rares objets de valeur.

Il subsiste comme il peut le jour et, le soir, une fois les corvées terminées, il discute philosophie, fait des discours sur Fourier, Cabet, parle à ses voisins de chambrée d'utopie, de mondes meilleurs. Passionné et doué d'une forte mémoire, il aime évoquer l'histoire de la Révolution, cite des poèmes appris par cœur. Ses camarades l'écoutent, fascinés. On l'appelle, dans le stalag XI A, « l'empereur romain ».

5 mars 1941

Il écrit tous les jours cinq à sept lettres à Marie-Louise, qui lui répond – au mieux – tous les dix jours, des lettres affectées. Elle a regagné Paris, ne va plus au lycée et a réussi à persuader son père que, si elle restait fidèle, bien entendu, à son fiancé parti au front, elle avait tout de même le droit de sortir le soir et de s’amuser. Il ne sait rien de tout cela mais s’en doute. Il est inquiet. Alors il envoie des lettres angoissées au père de Marie-Louise pour savoir ce qui se passe ; il supplie Robert d’aller la voir à chacune de ses permissions et de lui raconter ce qu’il en est ; il demande à Georges de la rencontrer pour lui réaffirmer son amour. Il sait que s’il la revoit, il retrouvera son ascendant et que l’histoire recommencera.

Envoyé au stalag IX C en Thuringe, il est expédié en commando à Schaala. De 30 000 hommes, il passe à un camp de 260 prisonniers, qualifiés « d’intellectuels ». Beaucoup sont instituteurs, avocats, prêtres. Lui-même est tour à tour jardinier, affecté à la corvée de foin, puis aide charpentier. Il en fait le moins possible et garde son énergie pour les veillées où il brille par sa faconde. Il se lie avec Bernard Finifter – un juif qui revendique sa judéité, russe blanc, ancien boxeur – et avec un jeune prêtre épris de Pascal. Grâce à ses deux nouveaux amis, il décide de s’évader en compagnie de Xavier, curé à Saint-Pourçain-sur-Sioule. Désir de retrouver sa « Béatrice » ? Sûrement, mais pas seulement. S’évader est une obsession depuis le premier jour où il a été fait prisonnier. C’est intuitif, animal, comme l’oiseau qui veut s’échapper de sa cage.

Son évasion, il l’a préparée pendant six mois. D’abord il a copié sur des petits bouts de papier, chaque jour, des fragments de cartes de l’Allemagne punaisées dans le couloir des chauffeurs du camp et y a, progressivement, dessiné un parcours de 650 kilomètres. Il a fait confectionner par son ami jésuite, Delobre, deux sacs à dos et met de côté, depuis des semaines, des biscuits, du chocolat, des sachets de thé. La veille, il a

coupé sa vareuse militaire et s'est procuré un imperméable très long en rayonne.

Les fugitifs franchissent avant l'aube du 5 mars les barbelés, traversent une prairie, se perdent dans la nature. Ils ont calculé qu'il leur fallait trois semaines de marche pour parvenir à la frontière. Ils se cachent la nuit dans la forêt et marchent le jour d'abord à travers les prés, puis, les pieds ensanglantés, sur de petites routes. Ils endurent la pluie et la neige. Un dimanche matin, ils s'aventurent dans un village, Egersheim, et passent devant une église, croisent quelques fidèles, se trompent de carrefour, reviennent sur leurs pas. Des hommes les poursuivent des bâtons à la main. Ils sont conduits à la mairie où, après un interrogatoire sommaire, ils sont enfermés dans le grenier. La sœur du bourgmestre leur sert une soupe chaude. Un sous-officier excité qui porte les insignes nazis sort son revolver, les fouille, trouve une boussole, les fait prisonniers. Ils passent un mois dans la prison de Spaichingen où les filles du geôlier leur apportent en douce des romans français, puis, comme on ne sait que faire d'eux, ils sont ramenés sous escorte militaire au stalag IX C, avant d'être reconduits au stalag XI A, celui d'origine. Ils sont marqués au fer rouge et n'ont pas droit aux corvées à l'extérieur. Il lui faudra sept mois pour repérer un transformateur, une sentinelle d'ombre, l'endroit où le fossé est moins large.

Le 28 novembre 1941, il récidive.

Cette deuxième tentative, elle aussi, sera vouée à l'échec.

La troisième sera la bonne.

10 DÉCEMBRE 1941

Il court à perdre haleine. Derrière lui l'aboiement des chiens. Il escalade la barrière d'enceinte. Il entend des cris, des hurlements. Les Allemands sont à ses trousses. Il arrive sur la place à bout de souffle. Le rideau de fer du marchand de journaux tenu par Maya Baron – une amie de l'homme de confiance du camp – se lève. Il a juste le temps de prononcer son nom. Elle l'emmène par une cour arrière chez deux vieilles dames ; il y restera deux nuits. Puis il se fera passer pour le fiancé de Maya : ils prendront le train pour Metz et, les mains dans les mains, ne se quitteront pas des yeux durant tout le trajet. Elle l'accompagne dans une famille amie pendant deux jours. Deux hommes le conduisent ensuite dans une église et lui demandent de faire semblant de prier. Il n'a pas besoin qu'on lui explique.

Un inconnu s'approche et murmure qu'il lui faudra suivre l'homme agenouillé devant lui dès qu'il se lèvera. Celui-ci le mènera à la gare et montera avec lui, en compagnie de trois autres évadés, dans un train qui longe la frontière. En pleine nuit, à un ralentissement pour travaux indiqué par le passeur, il saute, marche dans l'obscurité, ne sait pas où le conduisent ses pas. Au petit matin, il se retrouve en France dans un petit village. Il se rend à la gare où des cheminots l'accueillent et lui fabriquent une fausse carte d'identité, avant de le mettre dans un autocar avec pour consigne de sauter près de Mouchard.

Il franchit sans encombre la ligne de démarcation. Il traverse Chamblay, le premier village de sa liberté, hébété de fatigue. Un paysan lui offre de dormir dans le foin de sa grange. Le lendemain il prend un autocar pour Lons-le-Saunier, s'arrête à Mantry et débarque chez sa très chère amie Marie-Claire qui ne l'a pas vu depuis deux ans et ne le reconnaît pas, tant il a l'air d'un loup affamé. Il pèse 50 kilos. Avec sa sœur, elle le gavera de maïs, de rutabagas, de lait caillé.

À Lons-le-Saunier, il accomplit les formalités de démobilisation et touche une prime du gouvernement de Vichy. Il devient, officiellement, un évadé. Son frère Robert le rejoint à Mantry et lui propose de partir avec lui se remplumer à Saint-Tropez chez leurs amis Lévy-Despas qui ont une grande maison près de la citadelle. Ils sont accueillis à bras ouverts par cette famille dont le fils joue un rôle actif dans la Résistance et qui se réjouit d'héberger un prisonnier évadé.

Le 1^{er} janvier, il quitte précipitamment Saint-Tropez. Il prend le train et, après Bordeaux, saute en marche. Sous la conduite d'un passeur, il franchit la ligne de démarcation à Langon. Le 2 janvier il arrive à Jarnac. À peine arrivé, il appelle Marie-Louise devant son père.

Depuis juillet dernier il s'est résolu, la mort dans l'âme, à lui rendre sa liberté. Il accuse la guerre, la longueur de son absence, et préfère devancer une situation que d'avoir à la subir, tout en lui réaffirmant la force de son amour : « Je crois que tu t'es toujours un peu trompée à mon égard. Mon amour n'est pas seulement fait de l'idéal que tu représentes pour moi, il est fait d'une violence qui ne s'arrêtera pas et qui surgit de toutes les fibres de mon être. »

Cet esprit chevaleresque bouleverse les parents de Marie-Louise qui font pression sur leur fille pour qu'elle cesse cette foucade avec Antoine, son nouvel amoureux, et renoue avec François. La mère la traite de « fofolle », d'« écervelée », le père tente de la raisonner. Elle l'a dans la peau, Antoine, mais

10 décembre 1941

éprouve de l'admiration, mêlée de peur, pour François. Elle lui avoue son infidélité. Peu importe, lui répond-il. « Je t'assure que je ne te juge pas. Quand tous te blâmeraient je serais toujours avec toi et malgré tout ce que tu peux me dire tu es ma petite fille bien-aimée à qui j'ai tout donné. » Quand ils se reverront, tout recommencera. « Serais-tu la femme d'un autre il y aura toujours en toi ma part et de même toi en moi. » Il veut fonder un foyer et ne voit pas l'avenir sans elle.

Face à son silence, il demande en août à son frère Robert d'intercéder auprès de son père, qui « lui fera peut-être entendre raison ». « Je ne veux pas la retenir ni qu'elle souffre par moi. Moi je suis séparé de la vie et je veux son bonheur. » Elle est faible, insouciante, égoïste ? Il ne peut lui en vouloir, car elle doit souffrir atrocement. Il lui garde son amour et son estime. Le message fut transmis mais aucun signe ne suivit. Le 2 novembre, pensant la rupture définitive, il a envoyé une ultime lettre : « Pauvre petite fille, trop belle, captive du désir des autres, je saurai te révéler à toi-même. Tu n'échapperas pas à notre destin que ce soit bientôt ou dans des années. » Depuis, plus de nouvelles.

Il n'abdique jamais face à son désir.

Au lieu de lui parler, Marie-Louise s'effondre en larmes. Il réussit à lui arracher un rendez-vous à Paris. Le 4 janvier, ils se retrouvent place Denfert-Rochereau. Il lui propose de marcher jusqu'à la Seine. Elle lui explique son affection et son impossibilité à la transformer en amour véritable. Il l'assure qu'il lui restera fidèle jusqu'à son dernier souffle. Elle enlève sa bague de fiançailles et la lui donne. Arrivé au Pont-Neuf, il jette le bijou dans la Seine.

Neuf ans plus tard il prendra sa revanche.

Pour l'heure il part pour Vichy tenter de l'oublier.

2 MARS 1942

François Mitterrand voit pour la première fois le maréchal Pétain au cinéma de la rue Sornin en fin d'après-midi. Il est ébloui par son allure, sa présence. Il vit depuis trois mois à Vichy, d'abord dans un appartement avec deux camarades, puis, depuis deux jours, seul, au 20 de la rue Nationale. Il aurait pu rester à Paris où est installé son frère Robert ou revenir à Jarnac auprès de son père malade ou partir pour Marseille rejoindre son ami Pierre, qui cherche à prendre un bateau pour franchir la Méditerranée. Il le fera peut-être. Il envisage d'aller à Tlemcen vivre chez sa cousine germaine pour fuir cette ville, tant il est déçu par les bassesses des intrigues de l'entourage du « sauveur » de la France. Il était venu ici dans l'espoir de pouvoir travailler à la réinsertion des prisonniers et compte sur un ami de sa famille pour l'aider à trouver un poste dans l'administration.

Comme son père – et comme la plupart des Français à cette époque – il est maréchaliste. Comme son père, il est devenu farouchement anti-allemand. Il n'a pas entendu l'appel du 18 juin 1940. Il a vécu la défaite comme un désastre et fait confiance au Maréchal pour sauver l'honneur de la France, même s'il constate qu'il est mal entouré et que ses idées ne sont « malheureusement » pas appliquées. Il ne fait pas de la lutte contre l'occupant sa priorité, tant le préoccupe le sort des prisonniers. Ses activités sur le front, sa blessure de guerre, ses mois de captivité et ses trois évasions lui permettent de penser qu'il

2 mars 1942

peut bénéficier d'un certain répit. Il ressent vivement cette absence de reconnaissance vis-à-vis de ceux qui ont été en première ligne et qui, aujourd'hui, se retrouvent un peu méprisés. Il éprouve une vive solidarité pour ces camarades de stalag restés là-bas dont il est sans nouvelles.

Il ressent – et s'en étonne – une certaine exaltation à l'égard de la France. Il s'en sent, étrangement, responsable. Mais comment agir quand on est un sous-fifre de Vichy, ancien évadé, ex-étudiant qui n'a même pas terminé son doctorat en droit ? Il pense que rien ne peut résister à une volonté. C'est son tempérament, dont il fait déjà une philosophie. Il se sent des ambitions mais sait qu'il n'a pas les moyens de les assouvir. Alors, il prend des cours d'anglais, d'allemand, d'histoire, de droit, lit des manuels d'économie. Il veut se construire, se constituer des fondements solides, comprendre ce qui lui est arrivé pendant sa captivité, sortir de cette nuit, trouver une constance dans ses efforts. Toujours ce sentiment d'un puzzle pas encore véritablement achevé. Et ce désir de vivre hors des normes, avec intensité, en prenant des risques.

Dans sa chambre une reproduction de saint François d'Assise et une photographie de Marie-Louise. Il joue les cyniques et affecte de « ne plus vouloir souffrir » à cause des femmes. Rimbaud le hante. « Je filerai vers des pays qui me donneront l'illusion de la découverte, ou dans la volonté et l'exercice de la puissance, je trouverai le goût du risque, mais je ne voudrais pas être inutile ou vain », écrit-il à un camarade en ce mois de mars.

Le jour, il s'ennuie dans son petit bureau de la rue de Séville, le soir il se rend au *Cintra* discuter avec certains de ses anciens camarades du 104. De temps en temps, il fait de la radio, des chroniques littéraires pour Claude Roy qui dirige une émission pour la radio nationale. Prudent, il prend un pseudonyme : Lorrain, le nom de sa mère. Le désir d'écrire le reprend. Il publie dans *Le Figaro* du 8 avril un grand article sur un livre d'un de ses camarades du stalag, intitulé *Mes évasions*, préfacé par Paul Marion, ministre de la Propagande. Il écrit beaucoup à son père

pour tenter de faire le point sur ce qu'il ressent, ce qu'il a envie de faire, à quelques amis aussi, dont Georges Dayan, à qui il envoie des lettres interrogatives et philosophiques sur le statut de son existence et le devenir de la politique.

Il veut participer à la reconstruction de la France. Pour cela, il faut avoir de l'ambition et commencer à donner sa démission de son boulot de gratte-papier à la Légion française des combattants. Ce qu'il fait quatre jours après le retour de Laval à Vichy. Non en signe d'une quelconque opposition politique – il écrit à un de ses camarades, le 22 avril : « Je ne participe pas à cette inquiétude née du changement de gouvernement. Laval est sûrement décidé à nous tirer d'affaire. Sa méthode nous paraît mauvaise ? Savons-nous vraiment ce qu'elle est ? Si elle nous permet de durer, elle sera bonne. » Il y perdait son temps et ne s'y sentait pas utile et ne veut pas, à son âge, d'un avenir de fonctionnaire : « Mieux vaut mourir dans le mouvement, dans l'action et à bref délai, en acceptant tous les risques, que d'attendre que la mort vienne vous chercher selon la norme... » Romantique ? Certainement. Vaniteux ? À coup sûr : « Je suis d'une autre trempe, malgré mes faiblesses, mes hésitations qui sont en moi. Notre époque est magnifique. Je ne veux pas la regarder de ma fenêtre. » Il ajoute : « Ce serait sans doute la suprême sagesse, mais alors être Pascal. »

Il sait qu'il ne peut pas. Il préfère devenir François Mitterrand. Ce n'est pas à la hauteur de ses ambitions, mais c'est un moindre mal.

12 JUIN 1942

Il décide de passer trois jours au château de Montmaur, dans les Hautes-Alpes, pour une réunion d'ex-prisonniers. Le jeune homme un peu dilettante affirme maintenant son caractère. Il a démissionné de la Légion non par conviction politique, mais parce qu'il n'a plus le temps « de ne servir à rien ». Il vient d'être engagé par son copain Roussel au Commissariat au reclassement des prisonniers. Celui-ci lui avait aussi proposé d'entrer au Commissariat aux questions juives, trois fois mieux payé, mais il a refusé. Il sait qu'au Commissariat, il doit rédiger des articles et tenter de venir en aide aux prisonniers et à leur famille. Il a l'impression qu'il pourra y être utile.

Il débarque dans ce château du XV^e siècle avec quelques idées simples :

- « 1) On ne dirige une masse qu'avec quelques hommes ;
- 2) Lesquels ne doivent rendre aucun compte à cette masse ;
- 3) Et on la dirige selon son bon plaisir qui doit être sa bonne conscience et sa volonté de réussite. »

Idées qu'il conservera toute sa vie.

Il y rencontre un type extraordinaire, l'un de ceux qu'il admirera le plus pour son courage, son intransigeance, la force de son idéal, son esprit chevaleresque, sa rectitude morale. Antoine Mauduit, ancien légionnaire, récemment converti au

christianisme et spécialiste des sciences théologiques, veut trouver des moyens d'aider les évadés tout en construisant une France forte, chrétienne, généreuse. Ses élans de mysticisme, alliés à son sens du combat et à sa croyance en une certaine utopie pour accoucher d'un monde nouveau, l'enthousiasment. Fascination non réciproque. Mauduit se méfie de tous ceux qui viennent de Vichy.

Peu importe. Il prendra le temps pour l'amadouer. C'est la première fois qu'il rencontre les représentants de petits groupes d'un peu partout venus partager leur désir de lutte contre l'occupant. La franchise et l'altitude des discussions renforceront sa détermination. À l'issue des trois jours, Mauduit crée « la Chaîne ».

Comme les autres camarades, il y adhère. Elle restera un lien puissant entre eux. Une sorte de pacte spirituel vient ainsi d'être signé, mélange de patriotisme blessé, d'exigence morale, de volonté de renoncement et de dépassement de soi-même.

Le lendemain, il débarque pour son premier jour au bureau du Commissariat et, à sa stupéfaction, retrouve trois camarades avec qui il vient de passer trois jours à Montmaur...

Le double jeu peut commencer.

15 OCTOBRE 1942

Mitterrand est reçu par le Maréchal à *L'Hôtel du Parc* en compagnie de trois de ses camarades, Albert Vazeille, Blanchet et Marcel Barrois, qui sera déporté un an plus tard pour faits de Résistance et mourra en avril 1944 dans le train qui l'emmenait à Auschwitz. Le Maréchal serre la main à chacun et les félicite de leur collecte de vêtements chauds, entreprise dans l'Allier par leur organisme, le Comité d'entraide aux prisonniers.

Au Commissariat, il travaille au reclassement des prisonniers depuis quatre mois et donne satisfaction. Il a le titre de chef de la section presse en zone non occupée. Cela lui plaît. Il a un boulot considérable et passe son temps à rédiger. Pas de *farniente*. Pas de possibilité de penser à Marie-Louise.

Maréchaliste? À coup sûr. Pétainiste? Et alors? Comme beaucoup de Français, il pense que Pétain et de Gaulle, chacun à leur manière, servent la France. L'important est d'agir et d'aider ses camarades en captivité. Il fait déjà des actes illégaux, fabrique des faux papiers, en utilisant notamment des tampons en pomme de terre, pour ses camarades de captivité. Il les leur transmet clandestinement dans le dos en bois des brosses placées dans les colis.

Pour autant, il n'est pas « entré » dans la Résistance. On n'entre pas dans la Résistance. On en fait ou on n'en fait pas. Lui, il multiplie les gestes, les déplacements, les communiqués

radio et presse, dirige le Centre d'entraide des prisonniers de l'Allier et, à ce titre, rencontre des personnes de sa hiérarchie. Il est pétainiste et opposant à l'occupant, comme ses camarades du Commissariat, qui ne l'apprécient pas forcément – à l'exception de Jean Védrine avec qui il se lie pour la vie – tant il est hautain, secret, arrogant, « trop fort pour nous », disent-ils.

D'ailleurs, lui-même s'accuse de manquer de sympathie, d'empathie envers les autres, de souffrir de sécheresse. Est-ce parce qu'il tente de cicatrifier la blessure d'amour qui semble avoir mis à mal sa croyance en lui-même et son narcissisme ? Est-ce parce qu'il traverse des tourments métaphysiques – il a quitté la foi, car « mille idées s'agitent dans [sa] tête », mais n'exclut pas d'y revenir un jour. Il a renoncé en tout cas cette année à faire son pèlerinage au Puy dédié à la Vierge. Il se méfie, s'entoure de silence, écoute plus qu'il ne s'exprime, possède un jugement rapide sur les gens. Ainsi se comporte-t-il quelquefois de manière hautaine avec certains, comme avec ce Michel Cailliau, neveu du Général, rencontré à Lyon le mois dernier, et qui veut lui faire la leçon au nom de la Résistance. Il sait qu'il est protégé par l'entourage du Maréchal et prend de plus en plus d'initiatives. Il sait aussi l'importance stratégique du rôle des prisonniers et pressent que certains voudraient diriger ce qui pourrait devenir une organisation politique. Il a du sang-froid, de l'intuition, le sens de l'anticipation. Il veut, déjà, diriger et n'a pas l'intention de laisser certains contester son autorité, dont il connaît la force et la puissance d'envoûtement.

Des hommes, il en a maintenant à ses côtés, des anciens du 104, des copains du stalag, des nouveaux de Vichy.

En cette fin du mois d'octobre se dessine l'idée que les prisonniers de guerre constituent une force. Ce groupe informel deviendra en février-mars 1943 le Rassemblement national des prisonniers de guerre. C'est une fédération. Il va désormais déployer tous ses efforts pour la diriger.

10 JUILLET 1943

Il se tient au fond de la salle Wagram à Paris, debout, prêt à bondir. Il observe ces centaines de personnes qui affluent de toutes parts depuis 10 heures du matin pour s'installer face à l'estrade où trône un portrait géant du Maréchal. L'orchestre de la police nationale enchaîne les marches militaires. Ils sont 3 500 à être invités à cette grand-messe où, pour la première fois, Laval doit leur parler, à l'occasion de la Journée nationale du prisonnier, créée à l'initiative du nouveau commissaire André Masson.

Le prédécesseur, Maurice Pinot, a été révoqué par Laval le 13 janvier. Lui et ses camarades se sont réunis dès le lendemain et, en signe de solidarité, ont donné leur démission. Maréchaliste, il l'est toujours, mais pas collaborateur. Il travaille, avec l'aval du secrétariat particulier du Maréchal, à empêcher le noyautage du Commissariat par Laval et ses affidés et s'emploie activement à ce que les prisonniers ne puissent servir ni de monnaie d'échange ni de masse de manœuvre, dans les jeux politiques collaborationnistes.

Il a, depuis les débuts de l'année, pris des responsabilités de plus en plus grandes et noué des contacts importants avec l'Organisation de résistance de l'armée, la Résistance intérieure, les cadres d'Uriage, les Chantiers de jeunesse. « Doublure » de Pinot depuis février, il est en relation avec le mouvement de

Résistance Noyautage des administrations publiques (NAP), dont le but est de noyauter l'administration publique, ainsi qu'avec d'ex-officiers qui ont décidé de résister et ont fait acte d'allégeance à Giraud. Autant dire qu'il est désormais, comme il se nomme lui-même, un hors-la-loi.

Mitterrand voit qu'au premier rang sont assis les ministres de l'Agriculture et des Finances et que le service d'ordre est très nombreux. L'objet de la réunion est de faire avaliser la politique dite de la « Relève », nécessitant l'envoi d'ouvriers en Allemagne. Une honte doublée d'une escroquerie. Il écoute le début du discours du commissaire rendant d'abord hommage au Maréchal et à Laval, pour demander ensuite aux prisonniers de guerre de se dresser contre les agitateurs et de faire preuve de civisme avant de critiquer « la trahison de De Gaulle et la félonie de Giraud ». Lui l'interrompt et, pour mieux se faire entendre, se met debout sur sa chaise : « Monsieur, si nous acceptions un tel langage, nous ne l'accepterions pas de vous, monsieur, qui êtes rentré d'Allemagne dans des conditions que nous n'admettons pas... Pas plus que nous n'acceptons le honteux marché que vous appelez la Relève et qui se sert de nos camarades restés là-bas comme d'un honteux moyen de chantage pour justifier la déportation des Français... Vous n'avez pas de leçon de patriotisme à nous donner. » Le commissaire s'étrangle, lui demande des comptes et le menace de le faire convoquer chez le Maréchal. Il continue : « Vous nous avez menti. Qu'entendez-vous par civisme ? Le mouvement est-il politique ou non ? » Le poète de service, Jean-Pierre Maxence, tente de venir en aide au commissaire qui perd pied. La salle rit. Masson vide les lieux sous les quolibets.

Mitterrand remonte calmement par la travée centrale et, à son tour, quitte la salle. Dans sa poche, de faux papiers d'identité. Des argousins l'interpellent. Il montre ses papiers. La police casquée le laisse sortir.

Quatre jours plus tard Masson démissionne. Le surlendemain, Paul Racine, qui travaille au cabinet du Maréchal, le

10 juillet 1943

convoque pour le féliciter d'avoir su créer l'événement et lui propose... de le remplacer.

Certains prétendent qu'il aurait hésité.

En tout cas, il eut l'intelligence de refuser ou de ne pas donner suite.

Six mois plus tard, le 12 janvier 1944, Maurice Schumann, la voix des Français, rendra hommage sur la BBC à ce vaillant patriote qui sut s'opposer à un ministre de l'anti-France.

5 DÉCEMBRE 1943

Mitterrand arrive en fin de matinée à la villa des *Glycines* à Alger. Contrairement à son ami Pierre, il n'est pas dans un état extrême d'exaltation à l'idée de rencontrer le général de Gaulle. Il a pourtant dû patienter deux semaines à Londres – où il estime qu'il n'a pas été bien traité – avant de recevoir enfin, le 29 novembre, l'ordre de mission du colonel Passy.

Il a à peine le temps d'admirer le panorama des collines et de la baie qu'Henri Frenay l'invite à traverser une grande pièce, véritable capharnaüm de machines à écrire et de bibelots dépareillés entassés sur des lits de camp, avant de le faire entrer dans le bureau nu et austère du Général. Il le trouve penché sur une table, les jambes repliées, avec une drôle de tête, petite pour ce grand corps, une allure de *condottiere* frotté chez les bons pères. « Je m'encourageai en pensant à Stendhal. Pas de doute, c'était de Gaulle. »

L'humour n'est pas de mise et l'humeur n'est manifestement pas aux convenances sociales. Le Général, qui l'a convoqué, lui demande, sur un ton mi-figue mi-raisin, pourquoi il est venu à Alger par un avion anglais. Puis il lui pose des questions sur les réseaux, le climat, l'état de la Résistance. Il note le mouvement de sa main qui accompagne, comme une berceuse, ses paroles. Son ton se fait plus rude quand il s'agit d'aborder le vif du sujet. Il explique l'importance du réseau des prisonniers dans la

Cet ouvrage a été mis en pages par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01ELJN000530.N001
Dépôt légal : septembre 2015